**TEXTES PROPOSĖS POUR LA NUIT DE LA LECTURE**

**samedi 18 janvier 2025**

**Des mots pour construire le monde**

# **En préambule d’accueil (Montrer le rôle de l’artiste)**

 ***Nous avons intitulé cette Nuit de la lecture « Des mots pour construire le monde » car un artiste qui prend conscience de son appartenance à la société et au monde de son temps, doit renoncer à une position de simple spectateur pour mettre sa pensée et son art au service d’une cause. C’est dans cette démarche que s’inscrit aussi Eugène Carrière comme le donne à voir l’exposition de cette année.***

 ***Pour commencer notre petit voyage en mots, nous allons vous lire trois strophes du poème intitulé « Fonction du poète » extrait du recueil* Les Rayons et les Ombres *de Victor Hugo. Dans la première moitié du XIXe siècle, Victor Hugo aborde les thèmes de l’engagement politique du poète et de son rôle de guide éclairé.***

**Victor Hugo, *Les Rayons et les Ombres* « Fonction du poète », 1840**

Dieu le veut, dans les temps contraires,

Chacun travaille et chacun sert.

Malheur à qui dit à ses frères :

Je retourne dans le désert !

Malheur à qui prend ses sandales

Quand les haines et les scandales

Tourmentent le peuple agité !

Honte au penseur qui se mutile

Et s'en va, chanteur inutile,

Par la porte de la cité !

Le poète en des jours impies

Vient préparer des jours meilleurs.

Il est l'homme des utopies,

Les pieds ici, les yeux ailleurs.

C'est lui qui sur toutes les têtes,

En tout temps, pareil aux prophètes,

Dans sa main, où tout peut tenir,

Doit, qu'on l'insulte ou qu'on le loue,

Comme une torche qu'il secoue,

Faire flamboyer l’avenir

Peuples ! écoutez le poète !

Ecoutez le rêveur sacré !

Dans votre nuit, sans lui complète,

Lui seul a le front éclairé.

Des temps futurs perçant les ombres,

Lui seul distingue en leurs flancs sombres

Le germe qui n'est pas éclos.

Homme, il est doux comme une femme.

Dieu parle à voix basse à son âme

Comme aux forêts et comme aux flots.

**SALLE 1**

**Consacrée à l’affaire Dreyfus**

 ***Nous voici dans la salle consacrée à l’affaire Dreyfus.***

 ***On peut trouver, dans le fonds Lazare de l’Alliance Israélite Universelle un curieux document. Il s’agit de trois feuillets manuscrits, dans lesquels il est question du capitaine Dreyfus, du jugement inique qui l’a condamné et de sa nécessaire révision. L’écriture nous en est inconnue. Il s’agirait d’un texte du journaliste Bernard Lazare, recopié pour être lu ou publié, et qui développe une idée, l’innocence du capitaine et attribue sa condamnation à l’antisémitisme. Il publie en 1896* Une erreur judiciaire, la vérité sur l’Affaire Dreyfus*, qui fera de lui, comme le dira plus tard Léon Blum, « le premier des dreyfusards, celui dont sont issus presque tous les autres ». En effet il entraînera à sa suite Charles Péguy et Émile Zola. Voici un extrait de ce que l’on peut lire dans ces feuillets.***

**1/ Le *J’accuse* de Bernard Lazare**

 Pendant l’année 1894, on constate au ministère de la guerre que des pièces disparaissent. Quelqu’un livrait des documents. Ceci est incontestable. D’autant que depuis la condamnation du Capitaine Dreyfus des faits semblables n’ont pas cessé de se produire et se produisent encore.

 Donc, un homme, attaché au ministère de la guerre, militaire ou non fournissait des renseignements à une puissance étrangère. À un moment donné, quand les premières constatations furent faites, cet homme put et dut craindre éveiller les soupçons ; il put croire que le terrain devenait dangereux pour lui, ou même il put juger prudent et utile de détourner les suspicions pour sa sûreté personnelle, comme dans l’intérêt de ceux qu’il servait.

Il fabriqua de toutes pièces la lettre-missive en imitant l’écriture du capitaine Dreyfus et la lettre adressée à une ambassade étrangère, revint déchirée et salie à l’état-major général par l’intermédiaire d’un de ces agents, deux fois espions, que les gouvernements ont intérêt à ménager parce qu’ils leur sont utiles.

 Pourquoi cependant a-t-on choisi spécialement le capitaine Dreyfus ? Parce que le capitaine Dreyfus était juif, parce qu’on escomptait la terrible campagne de presse qui s’est produite, parce qu’on savait que l’affaire serait étouffée s’il s’agissait de tout autre officier, de tout autre fonctionnaire même. N’avons-nous pas vu étouffer l’affaire Schwartz lorsqu’il a été constaté que cet ex-commissaire de police n’était pas Israélite. Le calcul était juste, la presse s’est ruée sur le Juif et tout appel à la justice a été étouffé. […] Si nous nous appuyons sur l’enquête, sur l’instruction, sur l’absence de preuves accusatrices, sur l’ensemble des faits énoncés qui sont tous en faveur du Capitaine Dreyfus, sur toutes les impossibilités psychologiques, morales, matérielles que j’ai énumérées, nous affirmons que le Capitaine Dreyfus est innocent.

 ***Voici maintenant deux lettres, la première écrite par Dreyfus lui-même à sa femme Lucie, la seconde écrite par une femme italienne à l’épouse de Dreyfus.***

**2/ Lettre d’Alfred Dreyfus à Lucie Dreyfus, Saint-Martin-de-Ré, 31 janvier 1895**

Ma chère Lucie,

 Enfin voici de nouveau le jour heureux où je puis t’écrire. Je les compte hélas les jours heureux ! En effet, je n’ai plus reçu de lettres de toi depuis celle qui m’a été remise dimanche dernier. Quelle souffrance épouvantable ! Jusqu’à présent, j’avais chaque jour un moment de bonheur, en recevant ta lettre. C’était un écho de vous tous, un écho de toute votre sympathie qui réchauffait mon pauvre cœur glacé. […] Oh ! Musique délicieuse, qui allait à mon âme. Puis depuis quatre jours, plus rien, la morne tristesse, l’épouvantable solitude. Je me demande vraiment comment je vis, nuit et jour, mon seul compagnon est mon cerveau ; aucune occupation si ce n’est de pleurer sur mes malheurs.

 La nuit dernière, quand j’ai pensé à toute ma vie passée, à tout ce que j’ai peiné, travaillé, pour acquérir une situation honorable… puis quand j’ai comparé avec ma situation présente, des sanglots m’ont saisi la gorge, il me semblait que mon cœur se déchirait et j’ai dû, pour que mes gardiens ne m’entendissent pas, tant j’étais honteux de ma faiblesse, étouffer mes pleurs sous mes couvertures.

 Vraiment c’est trop cruel !

 Ah combien j’éprouve aujourd’hui qu’il est parfois plus difficile de vivre que de mourir ! […]

 Mais ce droit de mourir je ne l’ai pas, nous ne l’avons ni les uns ni les autres. Nous ne l’aurons que quand la vérité sera découverte, que lorsque mon honneur me sera rendu. Jusqu’ici il faut vivre. Je fais tous mes efforts pour cela, j’essaie d’annihiler en moi toute la partie intellectuelle et sensible pour vivre en bête, uniquement préoccupé de satisfaire mes besoins matériels.

Quand donc cet horrible martyre sera-t-il fini, quand donc connaîtra-t-on la vérité ? […]

Je ne sais plus écrire, les mots ne me viennent tant mon cerveau est délabré ! Il n’y a plus qu’un point fixe dans ma tête ; l’espoir de connaître un jour la vérité, et voir mon innocence reconnue et proclamée.

 C’est ce que je balbutie nuit et jour, dans mes rêves comme dans mon réveil.

 Quand pourrais-je t’embrasser et retrouver dans ton profond amour, la force qui m’est nécessaire pour aller jusqu’au bout de cet épouvantable calvaire ?

 Embrasse tout le monde pour moi.

 Baisers aux chéris.

 Je t’embrasse comme je t’aime.

Alfred

**3/ Lettre de Vittoria Quartara Gênes, Italie, 18 septembre 1898**

 ***Le retentissement de l’Affaire Dreyfus a dépassé les frontières de la France comme en témoigne cette lettre de soutien, écrite par une femme italienne à l’épouse de Dreyfus***.

 Madame, j’aime mon mari et mes enfants, je peux comprendre toute l’étendue de vos souffrances inouïes et enfin, Dieu soit loué, votre joie et vos bonnes espérances.

 Avec toute mon âme, je souhaite une heureuse fin à vos douleurs, une réhabilitation complète et éclatante à votre mari, vrai martyr du siècle.

 Veuillez agréer, Madame, les hommages d’une Italienne qui vous aime et vous admire.

Vittoria Quartara

**SALLE 2**

**Consacrée aux Droits de l’Homme**

 ***Nous sommes maintenant dans la salle 2 qui est consacrée aux Droits de l’Homme, et plus particulièrement à la Commune de Paris (mars-mai 1871). Nous allons vous proposer deux textes : le premier pourra être lu par l’un ou l’une d’entre vous si vous le souhaitez. Il s’agit d’une chanson composée par Louise Michel, lors du soulèvement de la Commune. Le second est un poème de Victor Hugo, qui était un ami de Louise Michel.***

**1/ Louise Michel, *Chanson des prisons*, mai 1871 qu’un participant ou qu’une participante peut lire.**

Quand la foule aujourd’hui muette,

Comme l’Océan grondera,

Qu’à mourir elle sera prête,

La Commune se relèvera.

Nous reviendrons foule sans nombre,

Nous viendrons par tous les chemins,

Spectres vengeurs sortant de l’ombre,

Nous viendrons nous serrant les mains.

Les uns pâles, dans les suaires,

Les autres encore sanglants

Les trous de balles dans leurs flancs,

La mort portera les bannières.

Le drapeau noir, crêpe de sang ;

Et pourpre fleurira la terre,

Libre sous le ciel flamboyant.

**2/ Victor Hugo, *L’année terrible*, III, 1872, « Paris incendié »**

 ***Victor Hugo refuse d’abord de prendre parti pour l’un ou l’autre camp, puis il va finalement militer pour l'amnistie des communards, qui sera obtenue en 1881 en grande partie grâce à son action, ce qui lui vaudra bien des inimitiés.***

 ***Le poème que nous allons lire a été écrit en juin 1871 et publié l’année suivante dans le recueil* L’année terrible. *Il* *synthétise la plupart des combats de Victor Hugo : d’un réquisitoire contre le pouvoir, il passe à un plaidoyer pour le peuple qu’il considère aliéné intellectuellement, physiquement et moralement***.

J'accuse la Misère, et je traîne à la barre

Cet aveugle, ce sourd, ce bandit, ce barbare,

Le Passé ; je dénonce, ô royauté, chaos,

Tes vieilles lois d'où sont sortis les vieux fléaux !

Elles pèsent sur nous, dans le siècle où nous sommes,

Du poids de l'ignorance effrayante des hommes ;

Elles nous changent tous en frères ennemis ;

Elles seules ont fait le mal ; elles ont mis

La torche inepte aux mains des souffrants implacables.

Elles forgent les nœuds d'airain, les affreux câbles,

Les dogmes, les erreurs, dont on veut tout lier,

Rapetissent l'école et ferment l'atelier ; […]

Livrent le faible aux forts, refusent l'âme aux femmes,

Sont imbéciles, sont féroces, sont infâmes !

Je dénonce les faux pontifes, les faux dieux,

Ceux qui n'ont pas d'amours et ceux qui n'ont pas d'yeux

Non, je n'accuse rien du présent, ni personne ;

Non, le cri que je pousse et le glas que je sonne,

C'est contre le passé, fantôme encor debout

Dans les lois, dans les mœurs, dans les haines, dans tout.

J'accuse, ô nos aïeux, car l'heure est solennelle,

Votre société, la vieille criminelle !

La scélérate a fait tout ce que nous voyons ;

C'est elle qui sur l'âme et sur tous les rayons

Et sur tous les essors posa ses mains immondes,

Elle qui l'un par l'autre éclipsa les deux mondes,

La raison par la foi, la foi par la raison ;

Elle qui mit au haut des lois une prison ;

Elle qui, fourvoyant les hommes, même en France,

Créa la cécité qu'on appelle ignorance,

Leur ferma la science, et, marâtre pour eux,

Laissant noirs les esprits, fit les cœurs ténébreux !

Je l'accuse, et je veux qu'elle soit condamnée.

Elle vient d'enfanter cette effroyable année.

**SALLE 3**

**Consacrée à la protection de l’enfance**

 ***Nous voici maintenant dans la salle 3 qui est consacrée au combat d’Eugène Carrière pour la protection de l’enfance. Vous pouvez voir ici une affiche qui reproduit la lettre d’Eugène Carrière dans le* Vorwärts*.***

 ***Est-ce que quelqu’un aimerait nous la lire ?***

 **1/ Lecture de l’affiche de la lettre d’Eugène Carrière dans le Vorwärts qu’un participant ou qu’une participante peut lire.**

**2/ Jules Vallès, *L’Enfant*, 1879**

 ***Au XIXe siècle, la littérature ouvre ses pages à l’enfant, témoignant ainsi de la nouvelle vision à l’égard de l’enfance apparue dans la société. Celui-ci devient un personnage à part entière dans les textes littéraires et personnage héros dans une littérature pour la jeunesse en plein développement. Il n’est plus l’objet du discours mais sujet du discours.***

 ***Dans* L’Enfant*, roman quasi autobiographique, Jules Vallès rend compte d’une enfance qui a été marquée par les coups et l’injustice. Dans tout le roman, les mauvais traitements que subit Jacques- le personnage qui est le double romanesque de Vallès, sont prétextes à la raillerie et au sarcasme. Par exemple, comme dans le texte que Gosia va nous lire, il raille le fait que les parents prétendent toujours agir pour le bien de l’enfant. Vous allez voir que Jules Vallès utilise beaucoup l’ironie par antiphrase pour évoquer la maltraitance de son personnage.***

 Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C’est pour mon bien ; aussi, plus elle m’arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu’elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat.

 Oui ingrat ! car il m’est arrivé quelquefois, le soir, en grattant mes bosses, de ne pas me mettre à la bénir, et c’est à la fin de mes prières, tout à fait, que je demande à Dieu de lui garder la santé pour veiller sur moi et me continuer ses bons soins. […]

 J’ai été jusqu’ici le tambour sur lequel ma mère a battu des rrra et des fla, elle a essayé sur moi des roulées et des étoffes, elle m’a travaillé dans tous les sens, pincé, balafré, tamponné, bourré, souffleté, frotté, cardé et tanné, sans que je sois devenu idiot, contrefait, bossu ou bancal, sans qu’il m’ait poussé des oignons dans l’estomac ni de la laine de mouton sur le dos - après tant de gigots pourtant !

 À un moment, son affection se détourne. Elle se relâche de sa surveillance.

 On n’entendait jadis que pif, paf, v’lan, v’lan, et allez donc ! - On m’appelait bandit, sapré gredin ! - Sapré pour sacré ; - elle disait aussi, bouffre pour bougre.

 Depuis treize ans, je n’avais pas pu me trouver devant elle cinq minutes - non, pas cinq minutes, sans la pousser à bout, sans exaspérer son amour.

 Qu’est devenu ce mouvement, ce bruit, le train-train des calottes ?

 Je ne détestais pas qu’on m’appelât bandit, gredin ; j’y étais fait, - même cela me flattait un peu.

 Bandit ! — comme dans le roman à gravures. — Puis je sentais bien que cela faisait plaisir à ma mère de me faire du mal ; qu’elle avait besoin de mouvement et pouvait se payer de la gymnastique sans aller au gymnase, où il aurait fallu qu’elle mît un petit pantalon et une petite blouse. — Je ne la voyais pas bien en petite blouse et en petit pantalon.

 Avec moi, elle tirait au mur ; elle faisait envoler le pigeon, elle gagnait le lapin, elle amenait le grenadier.

**3/ Charles Dickens, *Oliver Twist*, 1839**

 ***Dans le roman de Dickens, paru en 1839, Oliver Twist est un souffre-douleur et une victime de la méchanceté des hommes. Dans la succursale du dépôt de mendicité où il a vu le jour, dirigée par la terrible Mme Mann, il est maltraité, mal nourri, frappé et considéré comme un esclave. Un jour, les enfants ont tellement faim, qu’ils tirent au sort celui qui va aller demander un peu plus de gruau. C’est Oliver qui est désigné….***

 Ces malheureux mangeaient si peu, et ils étaient devenus si voraces et si sauvages, qu’un d’entre eux donna à entendre à ses compagnons qu’à moins qu’on ne lui accordât un autre bol de gruau par jour, il se verrait dans la nécessité une belle nuit de dévorer son camarade de lit. Il avait les yeux hagards en disant cela, et ils le crurent capable de le faire ; c’est pourquoi ils tirèrent à la courte paille pour savoir lequel d’entre eux irait à souper demander au chef un second bol de gruau. Le sort tomba sur Oliver. Tout enfant qu’il était, la faim l’avait exaspéré. Il se leva donc de table, et, alarmé lui-même de sa témérité, il s’avança vers le chef :

– Voudriez-vous m’en donner encore, s’il vous plaît, Monsieur ?

Le chef devint pâle et tremblant. Il regarda le jeune rebelle avec un étonnement stupide. Les aides furent paralysés de surprise et les enfants de terreur.

– Que veux-tu ? [demanda-t-il d’une voix altérée].

– J’en voudrais encore, Monsieur, s’il vous plaît, [répondit Oliver].

 Le chef visa un coup de sa cuiller à pot à la tête de l’enfant, lui mit les mains derrière le dos, et appela à haute voix le bedeau. Les administrateurs étaient assemblés en grand conclave, lorsque M. Bumble se précipita, tout hors d’haleine, dans la salle du conseil.

– Monsieur Limbkins, dit-il en s’adressant au gros monsieur qui occupait le fauteuil, pardon si je vous dérange, monsieur Limbkins, Oliver a redemandé du gruau !

 Un murmure général s’éleva dans l’assemblée, une expression d’horreur se peignit sur tous les visages.

– Il en a redemandé ! [dit M. Limbkins]. Calmez-vous, Bumble, et répondez-moi distinctement. Ai-je bien compris qu’il en a redemandé, après avoir mangé la ration que la règle de cette maison lui accorde ?

– Oui, Monsieur, [répliqua Bumble].

– Cet enfant se fera pendre un jour, [dit l’homme au gilet blanc]. J’en suis certain.

 Personne ne contesta la prophétie de l’orateur. Une vive discussion eut lieu, à la suite de laquelle Oliver fut condamné à être enfermé sur-le-champ ; et le lendemain une affiche fut posée sur la porte extérieure du dépôt, promettant une récompense de cinq livres sterling à quiconque débarrasserait la paroisse du jeune Oliver Twist : en d’autres termes, cinq livres sterling avec Oliver Twist étaient offerts à quiconque (homme ou femme) aurait besoin d’un apprenti pour le commerce, les affaires ou quelque genre d’état que ce fût.

– Jamais de ma vie je ne fus plus certain d’une chose, [dit l’homme au gilet blanc, le lendemain matin, comme il parcourait l’affiche en frappant à la porte du dépôt de mendicité] ; jamais de ma vie je ne fus plus certain d’une chose, c’est que cet enfant se fera pendre un jour.

**SALLE 4**

**Consacrée à la solidarité, à l’attention aux humbles**

 ***Nous sommes maintenant passés dans la salle 4, qui est consacrée à la solidarité et à l’attention aux humbles. Nous allons nous y arrêter un peu plus longuement car c’est un thème particulièrement cher aux artistes du XIXe siècle.***

**1/ Victor Hugo *Choses vues*, recueil publié à titre posthume**

 ***Victor Hugo relate les grands événements politiques auxquels il a assisté au cours de sa vie. Il consigne également des événements plus anecdotiques mais qui sont à ses yeux révélateurs de la société du XIXe siècle.***

 ***On peut considérer que cet extrait est à la frontière entre romantisme engagé et réalisme : Hugo décrit une scène réelle (qu’il nomme une « chose vue » - c’est le titre du recueil auquel appartient l’extrait que nous allons vous lire), mais il le fait en soulignant l'opposition entre deux mondes dont les personnages sont des représentants, et fait entendre l'émotion que cela crée en lui.***

1846.

 Hier, 22 février, j'allais à la Chambre des pairs. Il faisait beau et très froid, malgré le soleil et midi. Je vis venir rue de Tournon un homme que deux soldats emmenaient. Cet homme était blond, pâle, maigre, hagard ; trente ans à peu près, un pantalon de grosse toile, les pieds nus et écorchés dans des sabots avec des linges sanglants roulés autour des chevilles pour tenir lieu de bas ; une blouse courte, souillée de boue derrière le dos, ce qui indiquait qu'il couchait habituellement sur le pavé ; la tête nue et hérissée. Il avait sous le bras un pain. Le peuple disait autour de lui qu'il avait volé ce pain et que c'était à cause de cela qu'on l'emmenait. En passant devant la caserne de gendarmerie, un des soldats y entra et l'homme resta à la porte, gardé par l'autre soldat.

 Une voiture était arrêtée devant la porte de la caserne. C'était une berline armoriée portant aux lanternes une couronne ducale, attelée de deux chevaux gris, deux laquais en guêtres derrière. Les glaces étaient levées, mais on distinguait l'intérieur tapissé de damas bouton d'or. Le regard de l'homme fixé sur cette voiture attira le mien. Il y avait dans la voiture une femme en chapeau rose, en robe de velours noir, fraîche, blanche, belle, éblouissante, qui riait et jouait avec un charmant petit enfant de seize mois enfoui sous les rubans, les dentelles et les fourrures.

 Cette femme ne voyait pas l'homme terrible qui la regardait.

 Je demeurai pensif.

 Cet homme n'était plus pour moi un homme, c'était le spectre de la misère, c'était l'apparition brusque, difforme, lugubre, en plein jour, en plein soleil, d'une révolution encore plongée dans les ténèbres mais qui vient. Autrefois le pauvre coudoyait le riche, ce spectre rencontrait cette gloire ; mais on ne se regardait pas. On passait. Cela pouvait durer ainsi longtemps. Du moment où cet homme s'aperçoit que cette femme existe tandis que cette femme ne s'aperçoit pas que cet homme est là, la catastrophe est inévitable.

**2/ Victor Hugo Extrait des *Misérables*, Tome I, 1862**

 ***Le poète a également exprimé son engagement contre toute forme d’injustice sociale auprès des plus pauvres dans ses romans, et notamment le plus célèbre, paru en 1862.***

 Fantine n’avait plus de lit, il lui restait une loque qu’elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu’elle avait s’était desséché dans un coin, oublié. Dans l’autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l’eau, qui gelait l’hiver, et où les différents niveaux de l’eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. À mesure que les talons s’usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains plis perpendiculaires. Elle rapiéçait son corset, vieux et usé, avec des morceaux de calicot qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait lui faisaient « des scènes », et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants, et elle sentait une douleur fixe dans l’épaule, vers le haut de l’omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine, et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu, coquine ? Que voulait-on d’elle, bon Dieu ! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu’il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu’il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu’elle deviendrait ce qu’elle pourrait, et qu’elle crèverait, si elle voulait. - Cent francs, songea Fantine. Mais où y a-t-il un état à gagner cent sous par jour ?

- Allons ! dit-elle, vendons le reste.

 L’infortunée se fit fille publique.

**3/ Charles Baudelaire, *Le Spleen de Paris,* « Le joujou du pauvre », 1869**

 ***Le thème de la misère et de la pauvreté apparaît dans l’œuvre de Baudelaire lorsqu’il évoque les « éclopés de la vie ». Ce thème se retrouve dans l'une des pièces du recueil de poèmes en prose intitulé* Le Spleen de Paris *publié de façon posthume en 1869. Dans « Le joujou du pauvre », le poète donne à voir deux enfants de condition sociale opposée, entre lesquels s’installe pourtant une fraternité naturelle. Pour Baudelaire, les différences sociales sont peut-être des inventions d’adultes auxquels il donne, au passage, une leçon de tolérance.***

 Sur une route, derrière la grille d’un vaste jardin, au bout duquel apparaissait la blancheur d’un joli château frappé par le soleil, se tenait un enfant beau et frais, habillé de ces vêtements de campagne si pleins de coquetterie.

 Le luxe, l’insouciance et le spectacle habituel de la richesse, rendent ces enfants-là si jolis, qu’on les croirait faits d’une autre pâte que les enfants de la médiocrité ou de la pauvreté.

 À côté de lui, gisait sur l’herbe un joujou splendide, aussi frais que son maître, verni, doré, vêtu d’une robe pourpre, et couvert de plumets et de verroteries. Mais l’enfant ne s’occupait pas de son joujou préféré, et voici ce qu’il regardait :

 De l’autre côté de la grille, sur la route, entre les chardons et les orties, il y avait un autre enfant, sale, chétif, fuligineux, un de ces marmots-parias dont un œil impartial découvrirait la beauté, si, comme l’œil du connaisseur devine une peinture idéale sous un vernis de carrossier, il le nettoyait de la répugnante patine de la misère.

 À travers ces barreaux symboliques séparant deux mondes, la grande route et le château, l’enfant pauvre montrait à l’enfant riche son propre joujou, que celui-ci examinait avidement comme un objet rare et inconnu. Or, ce joujou, que le petit souillon agaçait, agitait et secouait dans une boîte grillée, c’était un rat vivant ! Les parents, par économie sans doute, avaient tiré le joujou de la vie elle-même.

 Et les deux enfants se riaient l’un à l’autre fraternellement, avec des dents d’une égale blancheur.

**4/ André Brink, *Une saison blanche et sèche*, 1979**

 ***Nous avons choisi de faire un bond dans le temps et de vous lire un extrait d’un roman de la fin du XXe siècle intitulé* Une saison blanche et sèche*, un roman d’André Brink, qui était un ami de Nelson Mandela et un défenseur des droits humains. Ce roman est publié en 1979 à Londres, puis traduit en 1980 en France où il remporte le prix Médicis étranger.***

 ***Vous le connaissez peut-être par le biais du cinéma car il a été porté à l’écran en 1989 par la cinéaste martiniquaise Euzhan Palcy, avec dans les rôles principaux Donald Sutherland, Susan Sarandon et Marlon Brando. Ce roman est interdit en Afrique du Sud dès sa publication, car il s’inscrit dans la lutte contre l’apartheid menée par des artistes et des intellectuels sud-africains. André Brink choisit la voie des mots, celle d’un récit à la fois romancé et historique pour nous raconter une histoire poignante et dramatique dont l’écho est universel.***

 ***Dans cet extrait, le personnage principal, Ben rencontre une jeune journaliste, Mélanie, de mère anglaise et de père sud-africain, qui est investie dans la lutte contre l’apartheid. Elle lui raconte comment elle a, par hasard, découvert la violence de la ségrégation et la misère que celle-ci entraînait.***

 « Si un incident m'a vraiment ouvert les yeux, dit-elle en se tournant vers lui, c'est vraiment quelque chose de banal en soi. Un jour, notre domestique est tombée malade, j'ai dû la ramener chez elle, à Alexandra. Elle travaillait pour nous depuis des années. D’abord pour papa et moi ; puis, après mon mariage, pour Brian et moi. Nous nous entendions très bien. Nous lui donnions un bon salaire, etc. Mais c'était la première fois que je mettais les pieds chez elle, vous savez. Et ça m'a secouée. Une petite maison de briques. Pas de plafond, pas d'électricité, un sol en ciment. Dans la salle à manger, une table recouverte d’un morceau de toile cirée, deux chaises branlantes et un petit buffet. Dans l'autre pièce, un lit à une place et quelques bidons de pétrole. C'était tout. C'était là qu'elle vivait, avec son mari, trois de ses plus jeunes enfants. Ils dormaient dans le lit, chacun leur tour. Les autres dormaient par terre. Pas de matelas. C'était l'hiver et les enfants toussaient. » Sa voix s'étrangla. « Vous comprenez ? Ça n'était pas la pauvreté en tant que telle ; on connaît la pauvreté, on lit les journaux ; on n'est pas aveugle ; on a même une "conscience sociale". Mais je croyais connaître Dorothy. Elle avait aidé papa à m'élever. Elle avait vécu chaque jour de ma vie dans la même maison que moi. C'est la première fois que j'ai vraiment eu l’impression de jeter un coup d'œil dans la vie de quelqu'un d'autre. Comme si, pour la première fois, je découvrais que d'autres vies existaient. Et, pire, j'avais le sentiment de connaître aussi peu ma vie que la leur. »

**5/ Poème de Jacques Prévert « La Grasse matinée » (extrait de *Paroles*, publié en 1946), qu’un participant ou qu’une participante peut lire**

 ***Pour terminer dans cette salle, nous vous proposons la lecture du poème de Jacques Prévert, intitulé « La Grasse matinée », publié en 1946. Dans ce poème, Prévert joue comme il le fait souvent sur le mélange des registres. En effet, il montre la violence sociale à travers l’itinéraire tragique d’un homme affamé tout en proposant une critique ironique de la société de son temps. Si cela vous fait plaisir de le lire, vous pouvez le faire à plusieurs voix, à trois personnes par exemple !***

Il est terrible

le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain

il est terrible ce bruit

quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim

elle est terrible aussi la tête de l'homme

la tête de l'homme qui a faim

quand il se regarde à six heures du matin

dans la glace du grand magasin

une tête couleur de poussière

ce n'est pas sa tête pourtant qu'il regarde

dans la vitrine de chez Potin

il s'en fout de sa tête l'homme

il n'y pense pas

il songe

il imagine une autre tête

une tête de veau par exemple

avec une sauce de vinaigre

ou une tête de n'importe quoi qui se mange

et il remue doucement la mâchoire

doucement

et il grince des dents doucement

car le monde se paye sa tête

et il ne peut rien contre ce monde

et il compte sur ses doigts un deux trois

un deux trois

cela fait trois jours qu'il n'a pas mangé

et il a beau se répéter depuis trois jours

Ça ne peut pas durer

ça dure

trois jours

trois nuits

sans manger

et derrière ces vitres

ces pâtés ces bouteilles ces conserves

poissons morts protégés par les boîtes

boîtes protégées par les vitres

vitres protégées par les flics

flics protégés par la crainte

que de barricades pour six malheureuses sardines…

Un peu plus loin le bistrot

café-crème et croissants chauds

l'homme titube

et dans l'intérieur de sa tête

un brouillard de mots

un brouillard de mots

sardines à manger

œuf dur café-crème

café arrosé rhum

café-crème

café-crème

café-crime arrosé sang !…

Un homme très estimé dans son quartier

a été égorgé en plein jour

l'assassin le vagabond lui a volé

deux francs

soit un café arrosé

zéro franc soixante-dix

deux tartines beurrées

et vingt-cinq centimes pour le pourboire du garçon

Il est terrible

le petit bruit de l'œuf dur cassé sur un comptoir d'étain

il est terrible ce bruit

quand il remue dans la mémoire de l'homme qui a faim.

**SALLE 5**

**Consacrée à la condition féminine**

**+ partie de la salle consacrée à l’éducation, à la tolérance et à la libre-pensée**

 ***Nous voici presque arrivés au terme de ce voyage à travers les mots, qui se termine par le thème de la condition féminine auquel Eugène Carrière a été sensible puisque, comme vous le savez, il a ouvert son atelier aux peintres femmes*.**

**1/ Olympe de Gouges, *Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne*, septembre 1791**

 ***Le combat des femmes pour leur émancipation a commencé dès la Révolution française, période durant laquelle Olympe de Gouges (de son vrai nom Marie Gouze, née en 1748 à Montauban, dans une famille de bourgeois drapiers) appelle ses concitoyennes à faire leur propre révolution. Sa* Déclaration *eut un faible écho politique et fut longtemps oubliée, jusqu’au XXe siècle où elle fut republiée grâce à la romancière Benoîte Groult. Lorsqu’elle la rédige, Olympe de Gouges fait entendre une voix musclée, celle des femmes, rappelant qu’à rôle égal, lors de la Révolution Française, les femmes n’ont pourtant pas obtenu les mêmes droits que les hommes. Voici le postambule de cette* Déclaration**.

 Femme, réveille-toi ; le tocsin de la raison se fait entendre dans tout l'univers ; reconnais tes droits. Le puissant empire de la nature n'est plus environné de préjugés, de fanatisme, de superstition et de mensonges. Le flambeau de la vérité a dissipé tous les nuages de la sottise et de l'usurpation. L'homme esclave a multiplié ses forces, a eu besoin de recourir aux tiennes pour briser ses fers. Devenu libre, il est devenu injuste envers sa compagne. Ô femmes ! Femmes, quand cesserez-vous d'être aveugles ? Quels sont les avantages que vous avez recueillis dans la révolution ? Un mépris plus marqué, un dédain plus signalé. Dans les siècles de corruption vous n'avez régné que sur la faiblesse des hommes. Votre empire est détruit ; que vous reste-t-il donc ? La conviction des injustices de l'homme. La réclamation de votre patrimoine, fondée sur les sages décrets de la nature ; qu'auriez-vous à redouter pour une si belle entreprise ? Le bon mot du Législateur des noces de Cana ? Craignez-vous que nos Législateurs français, correcteurs de cette morale longtemps accrochée aux branches de la politique, mais qui n'est plus de saison, ne vous répètent : femmes, qu'y a-t-il de commun entre vous et nous ? Tout, auriez-vous à répondre. S'ils s'obstinent, dans leur faiblesse, à mettre cette inconséquence en contradiction avec leurs principes ; opposez courageusement la force de la raison aux vaines prétentions de supériorité ; réunissez-vous sous les étendards de la philosophie ; déployez toute l'énergie de votre caractère, et vous verrez bientôt ces orgueilleux, non serviles adorateurs rampant à vos pieds, mais fiers de partager avec vous les trésors de l'Être Suprême. Quelles que soient les barrières que l'on vous oppose, il est en votre pouvoir de les affranchir ; vous n'avez qu'à le vouloir. […]

**2/ George Sand « Aux membres du Comité Central, 1848, *Correspondance*, tome VIII**

 ***Alors que la Deuxième République instaure le suffrage universel, tout en excluant les femmes du droit de vote, un club républicain socialiste féminin lutte pour leur reconnaissance politique et inscrit la célèbre écrivaine George Sand sur une liste électorale contre son gré. Voici un extrait de la réponse qu'elle leur adresse.***

 Il ne m'a jamais semblé possible que l'homme et la femme fussent deux êtres absolument distincts. Il y a diversité d'organisation et non pas différence. Il y a donc égalité et non point similitude. J'admets physiologiquement que le caractère a un sexe comme le corps, mais non pas l'intelligence. Je crois les femmes aptes à toutes les sciences, à tous les arts et même à toutes les fonctions comme les hommes.

 […] Je voudrais qu'elles pussent apprendre et exercer la médecine, la chirurgie et la pharmacie. Elles me paraissent admirablement douées par la nature pour remplir ces fonctions, et la morale publique, la pudeur semblent commander que les jeunes filles et les jeunes femmes ne soient pas interrogées, examinées et touchées par des hommes. [...]

 Les femmes doivent-elles participer un jour à la vie politique ? Oui, un jour, je le crois avec vous, mais ce jour est-il proche ? Non, je ne le crois pas, et pour que la condition des femmes soit ainsi transformée, il faut que la société soit transformée radicalement. [...]

 La femme étant sous la tutelle et dans la dépendance de l'homme par le mariage, il est absolument impossible qu'elle présente des garanties d'indépendance politique, à moins de briser individuellement et au mépris des lois et des mœurs, cette tutelle que les mœurs et les lois consacrent. [...]

 Pour ne pas laisser d'ambiguïté dans ces considérations que j'apporte, je dirai toute ma pensée sur ce fameux affranchissement de la femme dont on a tant parlé dans ce temps-ci. [...] Il consiste simplement à rendre à la femme les droits civils que le mariage seul lui enlève, que le célibat seul lui conserve ; erreur détestable de notre législation qui place en effet la femme dans la dépendance cupide de l'homme, et qui fait du mariage une condition d'éternelle minorité.

**3/ Louise Michel, *Mémoires*, 1886**

 ***Louise Michel, dont vous avez lu* La Chanson des prisons *au tout début de notre voyage, est une institutrice militante et révolutionnaire. Elle s'engage dans la Commune de Paris et elle lutte à la fois pour l'amélioration des conditions de travail des ouvriers et pour l'émancipation des femmes. Son action militante lui vaut d'être exilée plusieurs années en Nouvelle-Calédonie. Dans ses* Mémoires*, elle fait le récit de sa vie en revenant sur son enfance tout comme sur sa carrière d'institutrice. Elle livre ici sa vision critique de l'éducation des filles.***

 Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence comme s'il y en avait trop dans la race. Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées : c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres.

  Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle.

  Mille fois plus innocente elle serait alors, car elle passerait calme à travers mille choses qui la troublent : tout ce qui est une question de science ou de nature ne trouble pas les sens.

 Est-ce qu'un cadavre émeut ceux qui ont l'habitude de l'amphithéâtre ? Que la nature apparaisse vivante ou morte, elle ne fait pas rougir. Le mystère est détruit, le cadavre est offert au scalpel. La nature et la science sont propres, les voiles qu'on leur jette ne le sont pas.

  Ces feuilles de vigne tombées des pampres du vieux Silène ne font que souligner ce qui passerait inaperçu. Les Anglais font des races d'animaux pour la boucherie ; les gens civilisés préparent les jeunes filles pour être trompées, ensuite ils leur en font un crime et un presque honneur au séducteur. Quel scandale quand il se trouve de mauvaises têtes dans le troupeau ! Où en serait-on si les agneaux ne voulaient plus être égorgés ?

  Il est probable qu'on les égorgerait tout de même, qu'ils tendent ou non le cou. Qu'importe ! Il est préférable de ne pas le tendre.

  Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres.

**4/ Gustave Guiches**

 ***Un court texte d’un romancier et dramaturge français, né en 1860 et mort en 1935, qui fréquentait les milieux littéraires de la fin du XIXe siècle et qui adressait ses feuillets aux journaux. Dans cet extrait, il compare de manière ironique les dîners de Séverine et ceux de Louise Michel.***

 ***Séverine est le pseudonyme de Caroline Rémy qui était une journaliste française, une écrivaine libertaire et féministe, et amie de l’écrivain Jules Vallès. Elle a été la première femme à diriger un grand quotidien de 1885 à 1888,* Le Cri du peuple*. On ne présente plus Louise Michel dont nous avons déjà fait la connaissance dans les salles précédentes. Voici l’extrait…***

 Je dîne ce soir, rue Montmartre, chez Séverine en compagnie de Frantz Jourdain et de Gustave Geffroy. La directrice du Cri du Peuple demeure au sommet de ce formidable immeuble. Belle comme une jeune reine d’Éthiopie, blanche de peau, quand même, sous l’épais diadème de ses cheveux crépus, avec ses yeux lumineux, ses fortes lèvres tendres et sensuelles, elle ne veut nous parler que de Jules Vallès. Mais voici que désireuse sans doute de nous rappeler qu’au-dessus de ce haïssable confort, il y a la Sociale, Séverine se met au piano, et pathétique, comme la révolution elle-même, elle entonne : « Que faut-il au républicain, du fer, du plomb, un peu de pain ! »

 Le pain, chez Séverine, est beurré. Chez Louise Michel, il est sec. J‘ai écrit à la vierge rouge pour lui demander quelques instants d’entretien. J’entre et j’ai, devant moi, dans cette lugubre tranchée de combat et de misère, planté droit et, farouchement rigide, le drapeau noir enroulé sur une hampe. C’est Louise Michel.

**5/ Laurent Tailhade, quatrain dédicacé à Séverine, qu’un participant ou qu’une participante peut lire.**

 ***Poète de la mouvance symboliste puis journaliste activiste, Laurent Tailhade a dédicacé ce quatrain à Séverine impliquée dans le mouvement féministe français qui avait suivi le mouvement des suffragettes britanniques. Séverine, qui a participé avec sa plume à ce combat, réclamant, entre autres choses nouvelles et polémiques, le droit à l’avortement. Elle n’a jamais vu le fruit de ses efforts puisqu’il a fallu attendre les années 1930 pour que soient reconnus les premiers droits politiques féminins…***

« C’est la guerrière au cœur maternel, Séverine.

Blanches, ses mains d’où tombe un or mystérieux

Se joignent, et les pleurs qui gonflent sa narine

Mettent un peu de ciel dans l’azur de ses yeux. »

**PETITE SALLE**

**Consacrée au pacifisme**

 ***Cette dernière petite salle est consacrée au pacifisme, nous vous laissons la découvrir en autonomie. Prenez votre temps, nous vous retrouverons en bas, pour partager un moment convivial.***